

ses voyages résultera un plan de défense bien compris qui nous mettra à l'abri de l'Anglais. Mais n'espérons pas trop. Il nous souvient toujours que nous avons possédé un ministre de la marine, un marin celui-là, qui ne voulait pas accepter les crédits de 200 millions que les Chambres lui offraient pour perfectionner notre marine. Il a fallu le mettre en demeure de les prendre. N'est-ce pas ineffable ?

### LE PAQUEBOT « OXUS »

Son échouement n'est pas confirmé

Marseille, 6 janvier. — Un dépêche de Djibouti annonçant hier que le paquebot Oxus, des Messageries maritimes, ayant beaucoup de passagers à bord, était échoué sur les rochers de Djibouti. La Compagnie des Messageries maritimes n'a reçu aucune dépêche relative au paquebot Oxus.

Deux dépêches d'hier et arrivées ce matin à la direction de la Compagnie, à Marseille, signalent à Djibouti le passage des paquebots Yang Tse, allant à Madagascar, et Melbourne, venant de l'Indo-Chine, sans parler de l'Oxus. Le dernier paquebot qui, le 25 novembre dernier, échoua à l'île sur un banc de corail dans cette même rade de Djibouti, a subi de ce fait un retard de dix jours. On compte qu'il ne pourra gagner un retour de six jours sur le temps prévu. Il n'est attendu à Marseille que vers le 20 et, par conséquent, ne saurait être arrivé encore à Djibouti.

À la Compagnie, on a dû qu'il y a lieu de considérer cette nouvelle comme invraisemblable.

### LE BUREAU DE LA CHAMBRE

Paris, 6 janvier. — Malgré l'opposition d'un certain nombre de radicaux et de démocrates, les amis de M. Brisson travaillent obstinément à préparer la candidature de l'ancien président. Ils se rendent parfaitement compte que cette candidature est loin de réunir l'adhésion de tous ceux qui, en juin dernier, votèrent pour M. Brisson ; mais ils espèrent beaucoup en la négligence de leurs adversaires.

L'un d'eux, écrit aujourd'hui : « Il est certain que M. Brisson n'a pas la majorité dans cette Chambre si vous prenez la Chambre en bloc ; mais il nous suffit qu'il ait la majorité des membres présents. Or, nous, les partisans de M. Brisson, nous serons tous là. Qu'un certain nombre de partisans de M. Deschanel prolongent leur séjour à la chambre et nous l'emporterons. »

### « SMART »

Ne ressentez-vous pas l'agacement que j'éprouve ? Il y a quelque temps qu'on s'avisa de découvrir dans la langue anglaise le mot « smart » qui qualifie ce qui est de haute dégrâce. Quelqu'un, comme avec l'arrière pensée d'éprouver notre docilité à subir une mode, le lança, et cet adjectif fit fortune. Une fortune insolente ! Ce mot est aujourd'hui employé d'une façon vraiment abusive, comme s'il eût vraiment répondu à un besoin.

Il revient sans cesse dans la conversation, il se retrouve constamment dans les journaux, on l'applique à tous les cas. On a un habit « smart », telle réunion est « smart » ; on nous prête des sentiments « smart ». « Smart » est partout. C'est à croire que le français était si pauvre qu'il a dû adopter ce vocable avec reconnaissance. Quelques-uns s'en servent, même on se raille de s'en servir, comme M. Francisque Sarcey, l'autre jour, dans une de ses conférences, et contribuent à sa popularité comme s'il n'avait pas un équivalent chez nous. Il en a pourtant, Dieu merci, les Anglais n'ayant pas le privilège d'avoir inventé ce qui représente la distinction suprême. Nous nous piquons même, naïvement, que ce fut un don bien français.

### UN PANAMA MUNICIPAL

La Libre Parole publie l'entrefilet suivant : « Il n'est bruit, depuis quelque temps, dans les rédactions, que d'un gros scandale, non parlementaire, certes, mais municipal. » Il s'agit d'une somme de 100,000 francs, — un poireau de derrière les fagots, — versée par des Compagnies en instance auprès du conseil municipal de Paris entre les mains de journalistes accrédités à l'hôtel de ville.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, certes, que des marchands se pratiquent, et chacun a pu remarquer l'influence des publicistes marrons aux jours de concessions d'entreprises.

Mais il importe que chacun assume la responsabilité des actes, et nous ne voyons pas que les nos confrères municipaux soient mis dans la même situation.

### FEUILLETON DU 8 JANVIER 1899. — N° 12

### FEU ROBERT-BEY

PAR ARMAND LAPOINTE

Le vieillard eut un imperceptible tressaillement de joie, et les traits de son visage se firent radieux.

— Alors, dit-il, vous reconnaissez votre innocence, mon président ?

Mais à ce moment, une pièce d'or, que M. Aubry venait de laisser tomber avec intention, roula sur le parquet et vint s'arrêter aux pieds de Passereau.

Celui-ci donna dans la piège que venait de lui tendre le magistrat.

Ses yeux s'élevèrent très grands et suivirent le mouvement de rotation de la pièce d'or sur le parquet ; puis il se pencha en avant pour la ramasser.

Tout à coup, il s'arrêta ; ses yeux reprirent leur étincelle et leur feu morne, et sa figure eut l'impassibilité habituelle des aveugles.

C'était trop tard.

Quant à Rossignol, il était devenu pourpre.

Il regarda le juge d'instruction.

Celui-ci souriait, tout triomphant.

— Eh bien, dit-il, voilà une preuve éclatante que Passereau n'est point aveugle, je le savais, au surplus, et ne pouvait vous amener à des aveux volontaires, j'ai fait semblant de croire à l'infirmité de votre complice pour l'obliger à se tenir lui-même. Toute dissimulation est désormais inutile. Il est certain que c'est vous et Passereau qui avez assassiné Robert Bey.

Rossignol était à bout de moyens et de raisonnements.

Ceux qu'il avait eus victorieux s'éroulaient.

Passereau n'a rien dit, dit-il d'un ton farouche et comme quelqu'un renouant à se défendre ; mais lui et moi nous sommes innocents du crime qu'on

— Comment avez-vous trouvé les Français ? demandait Voltaire à Sherlock.

Amables et spirituels, répondit-il. Je n'ai remarqué chez eux, qu'un seul défaut : ils imitent les Anglais !

En ce temps où l'on écrit si facilement des lignes de toute sorte, n'en formez-t-on pas une dont le membre s'engagerait à revenir tout bonnement aux traditions de la langue nationale ? Il y a quel temps M. Gaston des Aspres adressait avec vivacité et avec esprit des objurgations à l'Académie, gardienne du bon parler français, pour lui demander d'intervenir dans certains cas, la priant d'inviter l'Etat, qui cède parfois à la manie courante, de se garder en ce qui concerne, de désignations étrangères. Il ne faut pas monter inutilement sur ses grands chevaux, et mettre en avant le patriotisme là où il n'a rien à voir. Cependant, est-ce le moment, alors que l'Angleterre aspire insolamment à toutes les suprématies, d'accepter bénévolement cette invasion de mots britanniques ?

Quand on y songe, il y a de quoi être frappé de tout ce qui s'est introduit d'anglais dans nos expressions coutumières. Réceptifions un peu, je vous prie : « Le temps est le n. ou, sur la porte de quelques magasins, on lisait : « *English spoken here.* » Maintenant, ce sont les magasins faisant semblant d'être anglais qui pullulent, avec de tels avis et de telles mentions en langue anglaise qu'on attendrait plutôt l'inscription : « Ici on parle français. » Il n'y a plus de tailleurs, il n'y a que des *tailors*, quelle que soit d'ailleurs leur véritable nationalité.

### M. LEW ET L'UNION GÉNÉRALE

Dans la Libre Parole, M. Drumont revient sur l'acte joué par le président Lew dans l'affaire de l'Union générale :

« Le lendemain de l'arrestation de Bontoux, Lew exigeait la mise en liberté de la Société. »

« Le président du tribunal de commerce, M. Bessant, avait résisté longtemps aux obsessions dont il avait été l'objet. On le vit, au moment où il allait céder, reconnaître que lorsque les conséquences ont été irréparables. »

« L'expert Floy avait été chargé de présenter, dans les vingt-quatre heures, un état de situation ; il y a affirmé, le 1er février que les remboursements immédiatement réclamés à l'Union générale, s'élevaient à 4,121,000 fr. et que la Société avait un actif de disponible, 1,077,000 fr. »

« La faillite prononcée, le même expert s'empressa de corriger ses chiffres : il retrouva dans les caisses plusieurs millions d'écus ; au lieu de 4,121,000 fr., il y avait un excédent. »

« Vous entendez d'ici les mots qui posséderont des infidèles directeurs d'une Société financière, si on savait de les mettre en fait sur un bilan faux. »

M. Drumont rappelle ensuite que l'instruction était confiée à un juge qui devint peu de jours après, en voyant à quelles ignominies on l'avait livré, et qui, au lieu de son droit absolu, trouva l'état mental dans lequel, à la commission de tous, Foray se trouvait depuis longtemps déjà pour réclamer par voie de requête un supplément d'instruction et de nomination d'un nouveau juge.

« Lew intervint encore. Il fit dire au juge, probablement dans une de ces visites d'eau de la société habituellement faites par les juges, que si la Société avait des fonds de réserve, il revint, en toute hâte, et M. Bontoux nous dit ce qu'il fit à son retour. »

« Cette affaire, immédiatement réglée, ne devait point être soumise au tribunal de commerce, mais elle fut envoyée à l'Académie. M. Lew, absent de Paris au moment où le jugement de la Haute Justice reprenait un courant le dessus, M. Lew est accusé pour avoir fait la partie qui avait le caractère de ne point être. L'ordonnance de renvoi, en outre, fut prise par une disposition providentielle, à Paris, dans la procédure, à côté des deux autres pièces, relativement à Lew, celle-ci, qui avait été soumise à rendre possibles, non l'arrestation et la déclaration de faillite. »

M. Drumont ajoute :

« La faillite de l'Union générale a été déclarée, sur les instances de Lew, sur un bilan qui a été reconnu faux par l'expert même qui l'avait établi. »

L'instruction a été faite par un magistrat qui demandait déjà depuis longtemps des signes d'adhésion morale avant d'arrêter un homme. M. Lew, absent de Paris au moment où M. Bontoux, demandant que cette instruction, immédiatement viciée dans son principe, fut relative au même simplement complétée. »

### La Retraite de M. Deibler

On sait que M. Deibler vient de prendre sa retraite. Nous avons parlé, il y a plusieurs jours, de sa longue carrière et des principaux condamnés qu'il a tenus sous le couperet.

Ajoutons qu'il vint bien des fois dans notre région. La première fois, ce fut à Calais pour l'exécution d'un père assassin, le cordonnier Anglieux, qui, poursuivant sa fille qui lui résistait, pénétra derrière elle dans une boutique de boucher et lui enfouit dans la gorge un énorme couteau.

Déjà à la prison de Saint-Omer, Anglieux y fut livré au bourreau le matin de l'exécution et conduit en sa compagnie et celle de ses aides de cette ville à Calais. Pendant tout ce long trajet il ne cessa pas de plaisanter cyniquement, de rire, de fumer des cigarettes. A un moment il dit à M. Deibler, toujours taciturne :

« Allons! geyez-vous un peu, le vieux père ; on dirait, ma parole, que c'est vous qu'on va racourcir. » Et cet épouvantable sang-froid ne se démentit pas un seul moment, pas même devant la guillotine.

### SES EXECUTIONS DANS LA REGION DU NORD

Autre exécution à Douai quelques années plus tard : celle de Leprieu, le chef de la bande des Etrangleurs de Fives, qui avait assassiné une excellente femme, Mme Boulanger, pendant qu'un complice jouait de l'orgue de Barbarie devant la porte, pour couvrir les cris de la victime.

Couvrait l'exécution, M. Deibler et ses aides furent conviés à dîner par un propriétaire douaisien ; quelques journalistes furent également invités.

On juge de leur surprise quand à la table luxueusement servie, ils virent s'asseoir plusieurs dames en toilette. Le dîner se prolongea fort avant dans la nuit, mais on vit beau se mettre en frais pour M. Deibler, il ne se dérida pas. La seule conversation où il prit de l'intérêt roulait sur les fleurs et principalement sur les roses qu'il cultivait avec passion. Mais s'il ne se livra pas et fut avare de souvenirs professionnels, il n'en fut pas de même de ses aides. Ils furent prodigés d'anecdotes macabres sur leurs clients, de détails précis qui plus d'une fois, malgré les vins généreux, firent passer un frisson d'horreur sur les narques tendues, attentives.

### La Retraite de M. Deibler

Un seul instant se souleva le spectre de sa retraite, mais on vit beau se mettre en frais pour M. Deibler, il ne se dérida pas. La seule conversation où il prit de l'intérêt roulait sur les fleurs et principalement sur les roses qu'il cultivait avec passion. Mais s'il ne se livra pas et fut avare de souvenirs professionnels, il n'en fut pas de même de ses aides. Ils furent prodigés d'anecdotes macabres sur leurs clients, de détails précis qui plus d'une fois, malgré les vins généreux, firent passer un frisson d'horreur sur les narques tendues, attentives.

### LES AIDES

« Je suis fatigué, j'ai perfectionné le double délice ; de sorte que maintenant on n'attend plus que : clac et piff... mais je trouverai mieux, car j'aime l'ouvrage propre et bien fait. »

Après le dîner bourgeois et journalistes s'en furent attendre l'aube dans un petit café voisin de l'Eglise Saint-Pierre. Il pleuvait à torrents pour le montage de la guillotine.

Quand l'heure fut venue et que M. Deibler se présente dans la prison Saint-Vaast pour prendre livraison du condamné, celui-ci, réveillé en sursaut, fut pris d'une rage folle.

« Je ne puis pas mourir, cria-t-il, si Lénez (un de ses complices, comme lui condamné à mort, mais gracié) n'y passe pas comme moi, il m'a mérité bien plus que moi ; c'est lui qui a indiqué le coup ; c'est lui qui s'est jeté le premier sur la vieille et lui a serré le cou. »

Il fallut le saisir de force pour le garrotter étroitement.

Craignant une nouvelle révolte devant la guillotine, les aides le poussèrent brusquement sur la planche et, lorsqu'il fut sur la table, et qu'il fallut resserrer le cou au criminel, les aides se précipitèrent sur le condamné et le serrèrent de près.

Bien que rapidement faite, l'opération parut interminable aux spectateurs tellement impressionnés que plus d'un se trouva mal.

A Saint-Omer, où M. Deibler se rendit par la suite pour exécuter un nommé Pain, l'exécution eut lieu sur la place du Marché-aux-Chevaux par un soleil splendide. L'homme marcha au supplice sans forfanterie, comme sans faiblesse.

Un de ses confrères fut ce jour-là le héros d'une aventure assez typique.

La veille, en arrivant par un train de nuit, il avait vu l'ennemi d'être pris pour le bourreau et vu la foule des curieux déjà rassemblés fuir devant lui.

Quand il put enfin se faire délivrer le laissez-passer indispensable, il se rendit dans un café pour attendre l'heure.

Au moment de partir, il reprend son pardessus accroché à une patère ; il y cherche sa carte de circulation ; elle avait disparu ; elle lui avait été enlevée.

Que faire ? Comment pénétrer dans l'enceinte strictement gardée ?

Une idée lui vint : il avait pu entrer en relations avec un aide principal de M. Deibler.

S'adressant à lui, lui conter son cas fut tôt fait. L'autre se grattait la tête ne sachant comment le sortir d'embarras, quand tout d'un coup : Vous allez venir avec moi, lui dit-il, je vais à la gare chercher le fourgon ; vous monterez dedans et je vous amènerai sur la place.

Fabreuil, qui n'était qu'un journaliste, esclave du devoir professionnel, voyagea assis sur le panier qui a contenu tant de corps pantelants.

Nouvelle visite à Douai, pour Baillet, le terrible bandit qui, avec son complice Dutilleul, s'était fait une spécialité de tuer des prêtres.

Les derniers moments de ce misérable furent marqués par une énergie incroyable.

Réveillé d'un sommeil profond, il remercia M. D'Hooghe, qui remplaçait son défenseur, M. Laguerre, du barreau de Paris.

M. D'Hooghe, qui avait défendu Dutilleul, avait su, à la fin d'éloquence, accomplir le tour de force inspiré d'arracher au jury des circonstances atténuantes.

S'adressant à un journaliste dont la vue frappe ses yeux et qui avait joué un rôle dans son arrestation :

« Il sera donc dit que je t'aurais jusqu'au bout saisi roux ! C'est égal je ne t'en veux pas. »

Pendant la toilette, il demanda une cigarette et lui fuma tranquillement ; puis se levant : « Je veux savoir combien j'ai encore de pas à faire dans la vie. » Et il se mit à compter un, deux, trois... il alla jusqu'à vingt-trois.

Debout, alors sur la porte de la prison, en voyant la foule assemblée : « Ah ! Ah ! dit-il, on s'est dressant pour voir tomber ma tête ! » Puis un cri puissant de : « Vive la République ! » (Elle se serait bien passée de cet hommage.)

Et, devant la bascule : « Je vais mourir, je l'ai mérité, je suis content ; mais mon ami Dutilleul le méritait autant que moi. » Et en un clin d'œil, sa tête tomba, pendante que sous le couteau ; il articulait une parole inachevée.

### LES AIDES

« Je suis fatigué, j'ai perfectionné le double délice ; de sorte que maintenant on n'attend plus que : clac et piff... mais je trouverai mieux, car j'aime l'ouvrage propre et bien fait. »

Après le dîner bourgeois et journalistes s'en furent attendre l'aube dans un petit café voisin de l'Eglise Saint-Pierre. Il pleuvait à torrents pour le montage de la guillotine.

Quand l'heure fut venue et que M. Deibler se présente dans la prison Saint-Vaast pour prendre livraison du condamné, celui-ci, réveillé en sursaut, fut pris d'une rage folle.

« Je ne puis pas mourir, cria-t-il, si Lénez (un de ses complices, comme lui condamné à mort, mais gracié) n'y passe pas comme moi, il m'a mérité bien plus que moi ; c'est lui qui a indiqué le coup ; c'est lui qui s'est jeté le premier sur la vieille et lui a serré le cou. »

Il fallut le saisir de force pour le garrotter étroitement.

Craignant une nouvelle révolte devant la guillotine, les aides le poussèrent brusquement sur la planche et, lorsqu'il fut sur la table, et qu'il fallut resserrer le cou au criminel, les aides se précipitèrent sur le condamné et le serrèrent de près.

Bien que rapidement faite, l'opération parut interminable aux spectateurs tellement impressionnés que plus d'un se trouva mal.

A Saint-Omer, où M. Deibler se rendit par la suite pour exécuter un nommé Pain, l'exécution eut lieu sur la place du Marché-aux-Chevaux par un soleil splendide. L'homme marcha au supplice sans forfanterie, comme sans faiblesse.

Un de ses confrères fut ce jour-là le héros d'une aventure assez typique.

La veille, en arrivant par un train de nuit, il avait vu l'ennemi d'être pris pour le bourreau et vu la foule des curieux déjà rassemblés fuir devant lui.

Quand il put enfin se faire délivrer le laissez-passer indispensable, il se rendit dans un café pour attendre l'heure.

Au moment de partir, il reprend son pardessus accroché à une patère ; il y cherche sa carte de circulation ; elle avait disparu ; elle lui avait été enlevée.

Que faire ? Comment pénétrer dans l'enceinte strictement gardée ?

Une idée lui vint : il avait pu entrer en relations avec un aide principal de M. Deibler.

S'adressant à lui, lui conter son cas fut tôt fait. L'autre se grattait la tête ne sachant comment le sortir d'embarras, quand tout d'un coup : Vous allez venir avec moi, lui dit-il, je vais à la gare chercher le fourgon ; vous monterez dedans et je vous amènerai sur la place.

Fabreuil, qui n'était qu'un journaliste, esclave du devoir professionnel, voyagea assis sur le panier qui a contenu tant de corps pantelants.

Nouvelle visite à Douai, pour Baillet, le terrible bandit qui, avec son complice Dutilleul, s'était fait une spécialité de tuer des prêtres.

Les derniers moments de ce misérable furent marqués par une énergie incroyable.

Réveillé d'un sommeil profond, il remercia M. D'Hooghe, qui remplaçait son défenseur, M. Laguerre, du barreau de Paris.

M. D'Hooghe, qui avait défendu Dutilleul, avait su, à la fin d'éloquence, accomplir le tour de force inspiré d'arracher au jury des circonstances atténuantes.

S'adressant à un journaliste dont la vue frappe ses yeux et qui avait joué un rôle dans son arrestation :

« Il sera donc dit que je t'aurais jusqu'au bout saisi roux ! C'est égal je ne t'en veux pas. »

Pendant la toilette, il demanda une cigarette et lui fuma tranquillement ; puis se levant : « Je veux savoir combien j'ai encore de pas à faire dans la vie. » Et il se mit à compter un, deux, trois... il alla jusqu'à vingt-trois.

Debout, alors sur la porte de la prison, en voyant la foule assemblée : « Ah ! Ah ! dit-il, on s'est dressant pour voir tomber ma tête ! » Puis un cri puissant de : « Vive la République ! » (Elle se serait bien passée de cet hommage.)

Et, devant la bascule : « Je vais mourir, je l'ai mérité, je suis content ; mais mon ami Dutilleul le méritait autant que moi. » Et en un clin d'œil, sa tête tomba, pendante que sous le couteau ; il articulait une parole inachevée.

« Je suis fatigué, j'ai perfectionné le double délice ; de sorte que maintenant on n'attend plus que : clac et piff... mais je trouverai mieux, car j'aime l'ouvrage propre et bien fait. »

Après le dîner bourgeois et journalistes s'en furent attendre l'aube dans un petit café voisin de l'Eglise Saint-Pierre. Il pleuvait à torrents pour le montage de la guillotine.

Quand l'heure fut venue et que M. Deibler se présente dans la prison Saint-Vaast pour prendre livraison du condamné, celui-ci, réveillé en sursaut, fut pris d'une rage folle.

« Je ne puis pas mourir, cria-t-il, si Lénez (un de ses complices, comme lui condamné à mort, mais gracié) n'y passe pas comme moi, il m'a mérité bien plus que moi ; c'est lui qui a indiqué le coup ; c'est lui qui s'est jeté le premier sur la vieille et lui a serré le cou. »

Il fallut le saisir de force pour le garrotter étroitement.

Craignant une nouvelle révolte devant la guillotine, les aides le poussèrent brusquement sur la planche et, lorsqu'il fut sur la table, et qu'il fallut resserrer le cou au criminel, les aides se précipitèrent sur le condamné et le serrèrent de près.

Bien que rapidement faite, l'opération parut interminable aux spectateurs tellement impressionnés que plus d'un se trouva mal.

A Saint-Omer, où M. Deibler se rendit par la suite pour exécuter un nommé Pain, l'exécution eut lieu sur la place du Marché-aux-Chevaux par un soleil splendide. L'homme marcha au supplice sans forfanterie, comme sans faiblesse.

Un de ses confrères fut ce jour-là le héros d'une aventure assez typique.

La veille, en arrivant par un train de nuit, il avait vu l'ennemi d'être pris pour le bourreau et vu la foule des curieux déjà rassemblés fuir devant lui.

Quand il put enfin se faire délivrer le laissez-passer indispensable, il se rendit dans un café pour attendre l'heure.

Au moment de partir, il reprend son pardessus accroché à une patère ; il y cherche sa carte de circulation ; elle avait disparu ; elle lui avait été enlevée.

Que faire ? Comment pénétrer dans l'enceinte strictement gardée ?

Une idée lui vint : il avait pu entrer en relations avec un aide principal de M. Deibler.

S'adressant à lui, lui conter son cas fut tôt fait. L'autre se grattait la tête ne sachant comment le sortir d'embarras, quand tout d'un coup : Vous allez venir avec moi, lui dit-il, je vais à la gare chercher le fourgon ; vous monterez dedans et je vous amènerai sur la place.

Fabreuil, qui n'était qu'un journaliste, esclave du devoir professionnel, voyagea assis sur le panier qui a contenu tant de corps pantelants.

Nouvelle visite à Douai, pour Baillet, le terrible bandit qui, avec son complice Dutilleul, s'était fait une spécialité de tuer des prêtres.

Les derniers moments de ce misérable furent marqués par une énergie incroyable.

Réveillé d'un sommeil profond, il remercia M. D'Hooghe, qui remplaçait son défenseur, M. Laguerre, du barreau de Paris.

M. D'Hooghe, qui avait défendu Dutilleul, avait su, à la fin d'éloquence, accomplir le tour de force inspiré d'arracher au jury des circonstances atténuantes.

S'adressant à un journaliste dont la vue frappe ses yeux et qui avait joué un rôle dans son arrestation :

« Il sera donc dit que je t'aurais jusqu'au bout saisi roux ! C'est égal je ne t'en veux pas. »

Pendant la toilette, il demanda une cigarette et lui fuma tranquillement ; puis se levant : « Je veux savoir combien j'ai encore de pas à faire dans la vie. » Et il se mit à compter un, deux, trois... il alla jusqu'à vingt-trois.

Debout, alors sur la porte de la prison, en voyant la foule assemblée : « Ah ! Ah ! dit-il, on s'est dressant pour voir tomber ma tête ! » Puis un cri puissant de : « Vive la République ! » (Elle se serait bien passée de cet hommage.)

Et, devant la bascule : « Je vais mourir, je l'ai mérité, je suis content ; mais mon ami Dutilleul le méritait autant que moi. » Et en un clin d'œil, sa tête tomba, pendante que sous le couteau ; il articulait une parole inachevée.

### LES AIDES

« Je suis fatigué, j'ai perfectionné le double délice ; de sorte que maintenant on n'attend plus que : clac et piff... mais je trouverai mieux, car j'aime l'ouvrage propre et bien fait. »

Après le dîner bourgeois et journalistes s'en furent attendre l'aube dans un petit café voisin de l'Eglise Saint-Pierre. Il pleuvait à torrents pour le montage de la guillotine.

Quand l'heure fut venue et que M. Deibler se présente dans la prison Saint-Vaast pour prendre livraison du condamné, celui-ci, réveillé en sursaut, fut pris d'une rage folle.

« Je ne puis pas mourir, cria-t-il, si Lénez (un de ses complices, comme lui condamné à mort, mais gracié) n'y passe pas comme moi, il m'a mérité bien plus que moi ; c'est lui qui a indiqué le coup ; c'est lui qui s'est jeté le premier sur la vieille et lui a serré le cou. »

Il fallut le saisir de force pour le garrotter étroitement.

Craignant une nouvelle révolte devant la guillotine, les aides le poussèrent brusquement sur la planche et, lorsqu'il fut sur la table, et qu'il fallut resserrer le cou au criminel, les aides se précipitèrent sur le condamné et le serrèrent de près.

Bien que rapidement faite, l'opération parut interminable aux spectateurs tellement impressionnés que plus d'un se trouva mal.

A Saint-Omer, où M. Deibler se rendit par la suite pour exécuter un nommé Pain, l'exécution eut lieu sur la place du Marché-aux-Chevaux par un soleil splendide. L'homme marcha au supplice sans forfanterie, comme sans faiblesse.

Un de ses confrères fut ce jour-là le héros d'une aventure assez typique.

La veille, en arrivant par un train de nuit, il avait vu l'ennemi d'être pris pour le bourreau et vu la foule des curieux déjà rassemblés fuir devant lui.

Quand il put enfin se faire délivrer le laissez-passer indispensable, il se rendit dans un café pour attendre l'heure.

Au moment de partir, il reprend son pardessus accroché à une patère ; il y cherche sa carte de circulation ; elle avait disparu ; elle lui avait été enlevée.

Que faire ? Comment pénétrer dans l'enceinte strictement gardée ?

Une idée lui vint : il avait pu entrer en relations avec un aide principal de M. Deibler.

S'adressant à lui, lui conter son cas fut tôt fait. L'autre se grattait la tête ne sachant comment le sortir d'embarras, quand tout d'un coup : Vous allez venir avec moi, lui dit-il, je vais à la gare chercher le fourgon ; vous monterez dedans et je vous amènerai sur la place.

Fabreuil, qui n'était qu'un journaliste, esclave du devoir professionnel, voyagea assis sur le panier qui a contenu tant de corps pantelants.

Nouvelle visite à Douai, pour Baillet, le terrible bandit qui, avec son complice Dutilleul, s'était fait une spécialité de tuer des prêtres.

Les derniers moments de ce misérable furent marqués par une énergie incroyable.

Réveillé d'un sommeil profond, il remercia M. D'Hooghe, qui remplaçait son défenseur, M. Laguerre, du barreau de Paris.

M. D'Hooghe, qui avait défendu Dutilleul, avait su, à la fin d'éloquence, accomplir le tour de force inspiré d'arracher au jury des circonstances atténuantes.

S'adressant à un journaliste dont la vue frappe ses yeux et qui avait joué un rôle dans son arrestation :

« Il sera donc dit que je t'aurais jusqu'au bout saisi roux ! C'est égal je ne t'en veux pas. »

Pendant la toilette, il demanda une cigarette et lui fuma tranquillement ; puis se levant : « Je veux savoir combien j'ai encore de pas à faire dans la vie. » Et il se mit à compter un, deux, trois... il alla jusqu'à vingt-trois.

Debout, alors sur la porte de la prison, en voyant la foule assemblée : « Ah ! Ah ! dit-il, on s'est dressant pour voir tomber ma tête ! » Puis un cri puissant de : « Vive la République ! » (Elle se serait bien passée de cet hommage.)

Et, devant la bascule : « Je vais mourir, je l'ai mérité, je suis content ; mais mon ami Dutilleul le méritait autant que moi. » Et en un clin d'œil, sa tête tomba, pendante que sous le couteau ; il articulait une parole inachevée.

### LES AIDES

« Je suis fatigué, j'ai perfectionné le double délice ; de sorte que maintenant on n'attend plus que : clac et piff... mais je trouverai mieux, car j'aime l'ouvrage propre et bien fait. »

Après le dîner bourgeois et journalistes s'en furent attendre l'aube dans un petit café voisin de l'Eglise Saint-Pierre. Il pleuvait à torrents pour le montage de la guillotine.

Quand l'heure fut venue et que M. Deibler se présente dans la prison Saint-Vaast pour prendre livraison du condamné, celui-ci, réveillé en sursaut, fut pris d'une rage folle.

« Je ne puis pas mourir, cria-t-il, si Lénez (un de ses complices, comme lui condamné à mort, mais gracié) n'y passe pas comme moi, il m'a mérité bien plus que moi ; c'est lui qui a indiqué le coup ; c'est lui qui s'est jeté le premier sur la vieille et lui a serré le cou. »

Il fallut le saisir de force pour le garrotter étroitement.

Craignant une nouvelle révolte devant la guillotine, les aides le poussèrent brusquement sur la planche et, lorsqu'il fut sur la table, et qu'il fallut resserrer le cou au criminel, les aides se précipitèrent sur le condamné et le serrèrent de près.

Bien que rapidement faite, l'opération parut interminable aux spectateurs tellement impressionnés que plus d'un se trouva mal.

A Saint-Omer, où M. Deibler se rendit par la suite pour exécuter un nommé Pain, l'exécution eut lieu sur la place du Marché-aux-Chevaux par un soleil splendide. L'homme marcha au supplice sans forfanterie, comme sans faiblesse.

Un de ses confrères fut ce jour-là le héros d'une aventure assez typique.

La veille, en arrivant par un train de nuit, il avait vu l'ennemi d'être pris pour le bourreau et vu la foule des curieux déjà rassemblés fuir devant lui.

Quand il put enfin se faire délivrer le laissez-passer indispensable, il se rendit dans un café pour attendre l'heure.

Au moment de partir, il reprend son pardessus accroché à une patère ; il y cherche sa carte de circulation ; elle avait disparu ; elle lui avait été enlevée.

Que faire ? Comment pénétrer dans l'enceinte strictement gardée ?

Une idée lui vint : il avait pu entrer en relations avec un aide principal de M. Deibler.

S'adressant à lui, lui conter son cas fut tôt fait. L'autre se grattait la tête ne sachant comment le sortir d'embarras, quand tout d'un coup : Vous allez venir avec moi, lui dit-il, je vais à la gare chercher le fourgon ; vous monterez dedans et je vous amènerai sur la place.

Fabreuil, qui n'était qu'un journaliste, esclave du devoir professionnel, voyagea assis sur le panier qui a contenu tant de corps pantelants.

Nouvelle visite à Douai, pour Baillet, le terrible bandit qui, avec son complice Dutilleul, s'était fait une spécialité de tuer des prêtres.

Les derniers moments de ce misérable furent marqués par une énergie incroyable.

Réveillé d'un sommeil profond, il remercia M. D'Hooghe, qui remplaçait son défenseur, M. Laguerre, du barreau de Paris.

M. D'Hooghe, qui avait défendu Dutilleul, avait su, à la fin d'éloquence, accomplir le tour de force inspiré d'arracher au jury des circonstances atténuantes.

S'adressant à un journaliste dont la vue frappe ses yeux et qui avait joué un rôle dans son arrestation :

« Il sera donc dit que je t'aurais jusqu'au bout saisi roux ! C'est égal je ne t'en veux pas. »

Pendant la toilette, il demanda une cigarette et lui fuma tranquillement ; puis se levant : « Je veux savoir combien j'ai encore de pas à faire dans la vie. » Et il se mit à compter un, deux, trois... il alla jusqu'à vingt-trois.

Debout, alors sur la porte de la prison, en voyant la foule assemblée : « Ah ! Ah ! dit-il, on s'est dressant pour voir tomber ma tête ! » Puis un cri puissant de : « Vive la République ! » (Elle se serait bien passée de cet hommage.)

Et, devant la bascule : « Je vais mourir, je l'ai mérité, je suis content ; mais mon ami Dutilleul le méritait autant que moi. » Et en un clin d'œil, sa tête tomba, pendante que sous le couteau ; il articulait une parole inachevée.

### LES AIDES

« Je suis fatigué, j'ai perfectionné le double délice ; de sorte que maintenant on n'attend plus que : clac et piff... mais je trouverai mieux, car j'aime l'ouvrage propre et bien fait. »

Après le dîner bourgeois et journalistes s'en furent attendre l'aube dans un petit café voisin de l'Eglise Saint-Pierre. Il pleuvait à torrents pour le montage de la guillotine.

Quand l'heure fut venue et que M. Deibler se présente dans la prison Saint-Vaast pour prendre livraison du condamné, celui-ci, réveillé en sursaut, fut pris d'une rage folle.

« Je ne puis pas mourir, cria-t-il, si Lénez (un de ses complices, comme lui condamné à mort, mais gracié) n'y passe pas comme moi, il m'a mérité bien plus que moi ; c'est lui qui a indiqué le coup ; c'est lui qui s'est jeté le premier sur la vieille et lui a serré le cou. »

Il fallut le saisir de force pour le garrotter étroitement.

Craignant une nouvelle révolte devant la guillotine, les aides le poussèrent brusquement sur la planche et, lorsqu'il fut sur la table, et qu'il fallut resserrer le cou au criminel, les aides se précipitèrent sur le condamné et le serrèrent de près.

Bien que rapidement faite, l'opération parut interminable aux spectateurs tellement impressionnés que plus d'un se trouva mal.

A Saint-Omer, où M. Deibler se rendit par la suite pour exécuter un nommé Pain, l'exécution eut lieu sur la place du Marché-aux-Chevaux par un soleil splendide. L'homme marcha au supplice sans forfanterie, comme sans faiblesse.

Un de ses confrères fut ce jour-là le héros d'une aventure assez typique.

La veille, en arrivant par un train de nuit, il avait vu l'ennemi d'être pris pour le bourreau et vu la foule des curieux déjà rassemblés fuir devant lui.

Quand il put enfin se faire délivrer le laissez-passer indispensable, il se rendit dans un café pour attendre l'heure.

Au moment de partir, il reprend son pardessus accroché à une patère ; il y cherche sa carte de circulation ; elle avait disparu ; elle lui avait été enlevée.

Que faire ? Comment pénétrer dans l'enceinte strictement gardée ?

Une idée lui vint : il avait pu entrer en relations avec un aide principal de M. Deibler.

S'adressant à lui, lui conter son cas fut tôt fait. L'autre se grattait la tête ne sachant comment le sortir d'embarras, quand tout d'un coup : Vous allez venir avec moi, lui dit-il, je vais à la gare chercher le fourgon ; vous monterez dedans et je vous amènerai sur la place.

Fabreuil, qui n'était qu'un journaliste, esclave du devoir professionnel, voyagea assis sur le panier qui a contenu tant de corps pantelants.

Nouvelle visite à Douai, pour Baillet, le terrible bandit qui, avec son complice Dutilleul, s'était fait une spécialité de tuer des prêtres.

Les derniers moments de ce misérable furent marqués par une énergie incroyable.

Réveillé d'un sommeil profond, il remercia M. D'Hooghe, qui remplaçait son défenseur, M. Laguerre, du barreau de Paris.

M. D'Hooghe, qui avait défendu Dutilleul, avait su, à la fin d'éloquence, accomplir le tour de force inspiré d'arracher au jury des circonstances atténuantes.

S'adressant à un journaliste dont la vue frappe ses yeux et qui avait joué un rôle dans son arrestation :

« Il sera donc dit que je t'aurais jusqu'au bout saisi roux ! C'est égal je ne t'en veux pas. »

Pendant la toilette, il demanda une cigarette et lui fuma tranquillement ; puis se levant : « Je veux savoir combien j'ai encore de pas à faire dans la vie. » Et il se mit à compter un, deux, trois... il alla jusqu'à vingt-trois.

Debout, alors sur la porte de la prison, en voyant la foule assemblée : « Ah ! Ah ! dit-il, on s'est dressant pour voir tomber ma tête ! » Puis un cri puissant de : « Vive la République ! » (Elle se serait bien passée de cet hommage.)

Et, devant la bascule : « Je vais mourir, je l'ai mérité, je suis content ; mais mon ami Dutilleul le méritait autant que moi. » Et en un clin d'œil, sa tête tomba, pendante que sous le couteau ; il articulait une parole inachevée.

### LES AIDES

« Je suis fatigué, j'ai perfectionné le double délice ; de sorte que maintenant on n'attend plus que : clac et piff... mais je trouverai mieux, car j'aime l'ouvrage propre et bien fait. »

Après le dîner bourgeois et journalistes s'en furent attendre l'aube dans un petit café voisin de l'Eglise Saint-Pierre. Il pleuvait à torrents pour le montage de la guillotine.

Quand l'heure fut venue et que M. Deibler se présente dans la prison Saint-Vaast pour prendre livraison du condamné, celui-ci, réveillé en sursaut, fut pris d'une rage folle.

« Je ne puis pas mourir, cria-t-il, si Lénez (un de ses complices, comme lui condamné à mort, mais gracié) n'y passe pas comme moi, il m'a mérité bien plus que moi ; c'est lui qui a indiqué le coup ; c'est lui qui s'est jeté le premier sur la vieille et lui a serré le cou. »

Il fallut le saisir de force pour le garrotter étroitement.

Craignant une nouvelle révolte devant la guillotine, les aides le poussèrent brusquement sur la planche et, lorsqu'il fut sur la table, et qu'il fallut resserrer le cou au criminel, les aides se précipitèrent sur le condamné et le serrèrent de près.

Bien que rapidement faite, l'opération parut interminable aux spectateurs tellement impressionnés que plus d'un se trouva mal.

A Saint-Omer, où M. Deibler se rendit par la suite pour exécuter un nommé Pain, l'exécution eut lieu sur la place du Marché-aux-Chevaux par un soleil splendide. L'homme marcha au supplice sans forfanterie, comme sans faiblesse.

Un de ses confrères fut ce jour-là le héros d'une aventure assez typique.

La veille, en arrivant par un train de nuit, il avait vu l'ennemi d'être pris pour le bourreau et vu la foule des curieux déjà rassemblés fuir devant lui.

Quand il put enfin se faire délivrer le laissez-passer indispensable, il se rendit dans un café pour attendre l'heure.

Au moment de partir, il reprend son pardessus accroché à une patère ; il y cherche sa carte de circulation ; elle avait disparu ; elle lui avait été enlevée.

Que faire ? Comment pénétrer dans l'enceinte strictement gardée ?

Une idée lui vint : il avait pu entrer en relations avec un aide principal de M. Deibler.

S'adressant à lui, lui conter son cas fut tôt fait. L'autre se grattait la tête ne sachant comment le sortir d'embarras, quand tout d'un coup : Vous allez venir avec moi, lui dit-il, je vais à la gare chercher le fourgon ; vous monterez dedans et je vous amènerai sur la place.

Fabreuil, qui n'était qu'un journaliste, esclave du devoir professionnel,